

La mélancolie d'écrire

Author : D. Guillon-Legeay

Categories : [Art & Société](#)

Date : 11 janvier 2020

TEMOIGNAGE : En ce début d'année, [Daniel Guillon-Legeay](#), que nos lecteurs connaissent bien, a témoigné au créateur d'iPhilo, [Alexis Feertchak](#), de son désarroi, qui l'a écarté quelques mois de l'écriture, et de ses bonnes résolutions pour l'année 2020.

[Alexis Feertchak](#) : Le texte qui suit est en quelque sorte un "quatre mains". Au départ, rien que de très classique, j'envoyais en ce début d'année mes vœux amicaux à un chroniqueur d'iPhilo, [Daniel Guillon-Legeay](#), qui a longtemps été l'un des plus fidèles contributeurs de ce journal. J'étais heureux d'avoir de ses nouvelles, d'autant qu'elles avaient été moins nombreuses l'année passée, ce dernier ayant fait une pause dans ses activités éditoriales prolifiques, tant pour son blog que pour ce site que vous lisez. Quand je lui demandais pourquoi, il me conseilla, justement, de lire [son dernier article de blog](#), qui m'avait échappé.

Lire aussi : [Ce que je dois au latin et au grec \(Daniel Guillon-Legeay\)](#)

Je fus frappé par son témoignage à la fois douloureux et combattif, plein de cette bienveillance énergique qui l'anime. Il m'a semblé que Daniel Guillon-Legeay exprimait avec ses mots ce que beaucoup de gens qui écrivent ressentent et que je décrirais ainsi, pour l'avoir parfois vécu moi-même : j'écris, d'autres me lisent, mais, au fond, pourquoi cette singularité ? Qu'aurais-je de plus que les autres n'ont pas ? J'écris, d'accord, mais cela change-t-il quelque chose au monde qui m'entoure ? Ne serait-ce pas, au fond, qu'une simple manifestation de narcissisme ? Il y a

également cette fatigue et cette solitude particulières qui frappent dans sa tâche celui qui écrit. Bien sûr, ceci est vrai quand il s'agit d'un auteur face à un livre en gestation, mais aussi, me semble-t-il, dans cet univers des écrivains numériques qui, jour après jour, couvrent la toile de leurs écrits. Moi-même journaliste de profession et taulier d'iPhilo depuis sa création en... 2012 (déjà !), je ne pouvais que partager ces interrogations de celui qui "gratte" toute la journée et se demande régulièrement pourquoi. En prime, mon âme structurellement girardienne (René Girard, NDLR) ne peut qu'être sensible à ces questions qui hantèrent littéralement l'auteur de *Mensonge romantique et vérité romanesque*. Ainsi, répondis-je à Daniel dans notre échange de bonne année : "*Quand cette mélancolie de celui qui écrit m'assaille, je me rappelle toujours [cette sage leçon de Dostoïevski](#) : 'Moi, je suis seul et, eux, ils sont tous'. Ce que Girard traduit par la jolie formule : 'Chacun se croit seul en enfer et c'est cela l'enfer'. En girardien convaincu, je me raccroche donc à cette vérité romanesque : que l'homme, notamment de (petite ou grande) lettre, souffre du mensonge romantique de croire sa souffrance singulière* ».

Lire aussi : [René Girard : le miroir ou le masque](#) (Alexis Feertchak)

Mais le témoignage de Daniel Guillon-Legeay n'est pas seulement celui d'un écrivain, il est aussi celui d'un professeur qui a œuvré durant près de quarante ans au service de l'École de la République et qui a pu constater à quel point l'Éducation nationale s'est fourvoyée jusqu'à se retrouver désormais en pleine déroute. Désabusé, en colère, triste, impuissant comme bien d'autres de ses collègues face au désastre plusieurs fois décennal de ce qu'un autre contributeur d'iPhilo, René Chiche, a qualifié de « [désinstruction nationale](#) ». Un véritable programme auquel a participé aussi bien la gauche que la droite (ce qui fait que l'en-même-temps présidentiel ne change guère la donne...).

C'est enfin le témoignage d'un citoyen désespéré par la crise sociale, politique et économique qui frappe nos sociétés contemporaines. La crise – véritable fait social total – engloutit toutes les sphères de la société. Sur une terre brûlée, seule la violence pousse encore, engraisée à un excellent accélérateur de croissance : le polémisme à échelle industrielle. Faut-il rappeler l'étymologie du mot (*polemos* en grec signifie la guerre...) ? Que peut le passeur, celui qui transmet humblement son savoir, dans cet environnement hostile où la prime va presque toujours à celui qui

crie le plus fort et à celui qui a compris que le binarisme préfère toujours les positions tranchées aux nuances trop subtiles ?

"*Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*" Ainsi a pour titre un joli essai du [philosophe Günther Anders](#), premier mari d'Hannah Arendt et, comme elle, ancien élève de Heidegger. Que faire ? Daniel Guillon-Legeay fait mentir ce titre un brin fataliste et fait part de ses bonnes résolutions dans le texte que vous pouvez lire ci-dessous. C'est tout naturellement qu'en finissant cet échange de voeux 2020, nous nous sommes dits, Daniel et moi, qu'il fallait publier non seulement ce texte dont il est question, mais aussi la conversation qui l'a accompagnée, et que vous venez de lire. Pour une fois, vous visitez ainsi la coulisse d'iPhilo. L'occasion aussi, chers lecteurs, de vous remercier pour votre fidélité et de vous souhaiter une très bonne, et philosophique, année.

[Alexis Feertchak](#)

Rédacteur en chef et fondateur d'*iPhilo*
Journaliste au *Figaro*



Et maintenant, le texte de [Daniel Guillon-Legeay](#) !

Professeur agrégé de philosophie, [Daniel Guillon-Legeay](#) a enseigné la philosophie en lycée durant vingt-cinq années en lycée. Il tient le blog [Chemins de Philosophie](#). Suivre sur Twitter : [@dguillonlegeay](#)

Bonjour à toutes et à tous !

Avant toutes choses, je vous souhaite une excellente année 2020. Que vos premiers pas dans cette nouvelle décennie vous apporte beaucoup de joie dans votre vie personnelle et de succès dans vos projets professionnels. Et surtout, veillez à ne jamais perdre de vue ni la direction vers laquelle votre désir vous porte, ni à cesser de vous faire confiance en mobilisant les ressources – parfois insoupçonnées – que vous possédez au plus profond de vous.

Toutes celles et tous ceux qui me suivent fidèlement depuis la création de ce blog ([Chemins de Philosophie](#), NDLR) – et je tiens au passage à les en remercier chaleureusement –, auront remarqué l'état de déshérence dans lequel j'ai laissé ce dernier, durant ces douze derniers mois. Il y a eu plusieurs raisons à cet état de fait, certaines d'ordre personnel, d'autres d'ordre social et politique.

Comme un goût de cendres

Comme vous le savez, je n'aime guère parler de moi, de ma vie. Sur le plan personnel, je ne puis passer sous silence la convergence de différents facteurs ayant conduit à mon silence. D'abord, la mélancolie qui fait apparaître dans la lumière blanche d'un soleil noir l'absurdité de notre monde, la vanité de toutes choses, la fragilité et l'insignifiance de notre humaine condition, la dérision de nos projets et celle nos prétentions. La mélancolie donne au moindre plaisir de l'existence comme un arrière-goût de cendres. Il y a aussi la solitude de l'écrivain (aussi modeste soit-il) ; elle n'est

hélas pas un mythe. Par ailleurs, la vie professionnelle consomme une grande partie de notre temps et de notre énergie, et peut engendrer parfois une grande fatigue (tous les travailleurs connaissent cette fatigue, non les rentiers). Enfin, le doute qui conduit à remettre en question la valeur de vos écrits, à suspecter la vanité et l'inutilité de l'écriture elle-même.

Un monde en crise

Sur le plan social, politique et civilisationnel, nous vivons dans une société en crise, du moins en pleine mutation. Comment un simple mortel pourrait-il changer quoique ce soit à ce monde régi par la cupidité, la violence, le mensonge, la corruption, avec pour seule arme sa plume [ou son clavier] ? N'est pas Voltaire qui veut !

Comment lutter efficacement, avec un moyen aussi dérisoire qu'un stylo, contre les outrages graves – et peut-être irréversibles ? – infligés à la nature par des hommes brutaux, cupides, égoïstes ? Comment inverser la tendance qui réserve aux plus faibles et aux plus démunis un sort de plus en plus misérable, relégués dans des taudis, ou condamnés à vivre et à mourir sous les ponts, tandis que les riches deviennent toujours plus riches ? Comment aider les jeunes à s'insérer dans un monde qui durcit sans cesse l'accès à l'emploi et au logement, qui modifie à sa guise la législation sur le droit du travail pour mieux l'accorder aux diktats du néo-libéralisme ? Comment croire que le vote aux élections constitue encore un moyen efficace de changer le monde, quand on sait à quel point le vote peut-être influencé et manipulé par les géants du Net (voyez ce qu'il est advenu aux États-Unis, suite à l'immixtion de la société Cambridge Analytica dans la campagne présidentielle américaine de 2016, avec la complicité active de Facebook et des services de renseignements russes) ? Comment empêcher la haute finance de détourner les richesses produites par le travail des hommes et des femmes partout dans le monde ? Comment faire confiance à des dirigeants arrogants qui entendent gouverner le monde sur la base de leurs humeurs foutraques et de leurs idées fixes, au détriment de l'intérêt général et du bien commun ? Comment se déprendre de l'influence croissante et néfaste des technocrates "hors-sol" dans les gouvernements et les administrations, de celle de communicants à leur solde, rodés à toutes les formes d'imposture et de manipulation ? Comment garder foi dans des systèmes d'information où pullulent des pantins faisant la pluie et le beau temps sur les chaînes d'information et sur les réseaux sociaux, qui enflent leur égo démesuré à mesure que s'exacerbent les polémiques qu'ils entretiennent savamment, surtout lorsqu'ils prétendent combattre le déferlement de haine en usant et en abusant de raisonnements spécieux, tortueux et sophistiques ?

Panem et circenses

En outre, en ma qualité de professeur, j'ai conscience de faire partie désormais des derniers des Mohicans, des ultimes hussards de la République convaincus que la tâche de l'École consiste dans l'instruction, dans la transmission du savoir, et sa finalité dans la culture de l'esprit, et qu'elle requiert comme conditions de faisabilité de la curiosité intellectuelle, de l'humilité, de la patience, de l'obéissance et de la discipline. Mais depuis des décennies, « *la société du spectacle* » dont parle Guy Debord a fini par imposer sa logique dominante de l'*entertainment*, de l'amusement, du divertissement. Or, nous dit Pascal, le divertissement consiste en cela que les hommes s'attachent passionnément aux choses inessentiels (de nos jours : la mode, la chasse, les tournois de foot, les jeux télévisés, les gadgets *high tech*, les frasques des célébrités...) pour ne pas avoir à se soucier des choses essentielles (par exemple : la prière, la religion, le bonheur, la réflexion, l'amitié, la culture, la sagesse, la nature ...). Or, il ne se passe pas un jour sans que je ne rencontre, de près ou de loin, des enseignants obnubilés par les promesses mirifiques du tout-numérique dans les écoles, qui ne jurent plus que par la *gamification*, la *ludification*, les jeux sérieux et les *escape games*. Grand bien leur fasse ! Mais il devient manifeste à mes yeux que l'on oublie la mission de l'École qui est d'instruire les élèves, de transmettre le savoir élaboré, amendé, revisité, réinterrogé en permanence par des grands esprits au fil des siècles, et qu'on lui substitue une culture de l'amusement en feignant de « *placer l'élève au centre du système éducatif* », de lui épargner l'ennui et de veiller sur son plaisir. Comme si le fait d'acquérir des connaissances nouvelles, exercer librement son jugement, découvrir et manier des concepts, comprendre et grandir en autonomie ne procurait pas un plaisir en soi ?

C'est le point de vue que je soutenais en adressant ma [lettre ouverte à la ministre de l'Éducation](#) de l'époque :

« Il ne faut jamais perdre de vue que l'autorité du maître est structurante pour l'élève. Car le magister n'est pas le dominus : quand le premier forme l'esprit de l'élève en lui transmettant son savoir, le second impose à l'esclave la logique de sa volonté inflexible et de son intérêt propre. Or, le statut officiel que lui confère l'institution scolaire compte, en vérité, assez peu dans la véritable autorité du maître. Celle-ci procède bien davantage de l'étendue et de l'excellence de son savoir, ainsi que de ses qualités personnelles : la générosité, la bienveillance, la sévérité, la rigueur, la justice, l'écoute, l'attention, le sens du dialogue... »

Une telle démission de l'École produit des effets catastrophiques, avec un taux record de bacheliers ignorants et quasi-illettrés. En réalité, ce nihilisme pédagogique paré des atours de l'innovation et de la modernité n'a pas d'autre but que d'acheter la paix sociale et, subséquemment, de produire des travailleurs idiots mais dociles. Mais pour ma part, ce monde ne m'intéresse pas.

Il existe un vieux proverbe qui exhorte tout un chacun, lorsqu'il n'aime pas une chose, à ne pas tenter d'en dégouter les autres ; après tout, c'est vrai, chacun possède sa propre conception des choses qui, pour être critiquable (en droit, toute opinion s'expose à la critique), n'en demeure pas moins respectable.

J'en étais arrivé à croire que ma boussole était cassée pour de bon et mon cap perdu de vue à jamais. En un mot, j'avais fini par abdiquer du pouvoir de penser et de parler librement qui est en moi. Mais en tant que père, citoyen, professeur, et coach, en dépit de ce poids sur mes épaules et des doutes qui me taraudaient l'esprit, une petite voix en moi persistait à ne pas abandonner la partie , à ne pas me résigner à un silence équivalant à une défaite de la pensée.

Assis sur des épaules de géants

Il se trouve que durant ces dernières vacances, je me suis replongé dans des livres de philosophie et de littérature qui m'ont redonné le goût de lire et d'écrire : les *Essais* de Montaigne, l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote, le *Plaidoyer pour l'universel* de Francis Wolff et, aussi, l'ouvrage de mon collègue René Chiche, *La désinstructon nationale*.

Lire aussi : [Eloge de la classe \(René Chiche\)](#)

Alors, je décide de reprendre le combat. De nouveau, ma plume va reprendre du service et mon clavier se remettre à crépiter. Et cette fois, je n'entends plus faire la moindre concession. Dans le temps qu'il me reste à vivre, je veux - dans la mesure de mes humbles moyens et de mon modeste talent - continuer à développer ma pensée, à défendre mes convictions, à partager avec d'autres mon idée de l'homme et du monde. Trop de demi-instruits (savoureuse expression que j'emprunte à René Chiché) saturent les ondes, monopolisent les plateaux de télévision et les réseaux sociaux pour y déverser leur fiel, leur bêtise, leur malveillance, leur ressentiment. Si par ma voix, mes écrits et mes talents de passeur de savoir philosophique, je peux en quelque chose contribuer à transmettre un peu de cette sagesse que contiennent les œuvres de la philosophie, de la littérature et du cinéma (mes trois passions), alors j'estime qu'il vaut la peine d'essayer une fois encore, et que mes efforts ne seront pas vains.

Memento audere semper

Pour toutes ces raisons, à compter de ce jour, je décide donc de me rallier à nouveau à l'immense cohorte des femmes et des hommes qui, hier comme aujourd'hui, ont fait et continuent de faire le pari de l'intelligence contre la bêtise, de la vérité contre le mensonge, de la justice contre l'arbitraire, de la résistance contre l'oppression et la propagande.

« *Écrasons l'infâme !* » avait coutume de dire Voltaire. Voici une excellente et salutaire exhortation à la résistance, par les mots et les idées.